

## Histoire et civilisation du monde byzantin

Gilbert DAGRON, professeur

Cette année, deux sujets ont été successivement traités en cours et en séminaire.

### 1. *Formes et fonctions du pluralisme linguistique à Byzance (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*

La communauté de langue a rarement été introduite dans une définition de la « citoyenneté » byzantine. On se dit « de même foi » pour identifier l'Empire avec la chrétienté orthodoxe ; on se reconnaît « sujets d'un même empereur » et « soumis aux mêmes impôts » ; si l'on se déclare « de même race », c'est pour remployer un vieux topos de la rhétorique hermogénienne en dépit d'une diversité ethnique évidente et parfaitement acceptée ; on imagine parfois une « même manière de vivre » ; mais l'idée d'une frontière linguistique séparant l'Empire des peuples voisins ou divisant l'Empire lui-même en régions ne correspond ni à la réalité, ni aux représentations qu'on en propose. La réalité, à partir des invasions et des conquêtes du VII<sup>e</sup> siècle, est celle d'un milieu oriental multilingue, dont la diversité correspond à des flux ou reflux démographiques plutôt qu'à des découpages géographiques permanents ; quant aux représentations ou aux théories, elles sont rares pour un problème de cette importance et donnent l'impression un peu trompeuse soit de l'indifférence, soit d'une tolérance de principe, là où il faut reconnaître des stratégies plus complexes et la coexistence d'un plurilinguisme de fait et d'un monolinguisme de droit.

Il faut partir d'une situation relativement claire que Byzance hérite de Rome et prolonge à peu près jusqu'à la conquête arabe. Le latin, langue d'état, et le grec, langue de culture, laissent les autres langues représentées dans l'Empire à un niveau régional et réputé inférieur. Toutefois le latin cesse d'être connu, et les langues régionales, devenues nationales, sont valorisées par une littérature chrétienne. L'Empire est officiellement bilingue, mais ceux de ses habitants qui ont à la fois une fonction administrative, un accès à la culture profane ou religieuse et un enracinement provincial sont souvent trilingues, bilinguisme ou trilinguisme ne signifiant pas que l'on parle indifféremment deux ou trois langues, mais que l'on donne à deux ou trois langues des fonctions sociales différentes et bien ordonnées selon le milieu, le

moment, le niveau d'écriture ou de parole. Lorsque Byzance est coupée de l'Occident et réduite, en Orient, à l'Asie Mineure, ses structures linguistiques se modifient profondément. Le latin disparaît définitivement et, dans le contexte des polémiques avec la papauté, est même traité de « langue barbare et scytique » ; l'Asie Mineure est hellénisée, mais se superpose au grec les langues de populations immigrantes ou déplacées (arménienne, géorgienne, syrienne, slave) ; et le grec qui alors triomphe connaît une évolution particulière : s'y distinguent de mieux en mieux des niveaux de langue qui vont aboutir à une véritable diglossie, et un grand nombre de mots étrangers y sont accueillis (slaves, arméniens, arabes, plus tard turcs et italiens). L'étude de cette perméabilité reste à faire.

Dans cette nouvelle situation, l'Empire hellénophone ne peut plus prétendre à l'universalité qui était celle du bilinguisme latin-grec, et se trouve confronté à des langues étrangères de statut à peu près égal. Les attitudes varient du mépris à la curiosité « ethnolinguistique », de l'opacité des relations officielles (que nous avons étudiées à travers les récits d'ambassades) à la transparence, tout aussi embarrassante, des rapports plus habituels (les vrais bilingues, comme Kékauménos, ne parlent pas de problèmes linguistiques). Après cette introduction générale, ont été étudiées des situations concrètes, mettant en scène des personnages bien typés : le missionnaire, le soldat, le savant et l'homme de la rue.

*Le missionnaire* — Y a-t-il des langues plus ou moins sacrées, plus ou moins aptes à transmettre un enseignement religieux ou des formules rituelles, détentrices ou privées d'un droit historique ? On sait que le problème se posa lors de l'évangélisation des Slaves de Moravie par Constantin-Cyrille et Méthode, et qu'un conflit éclata alors entre Rome et Constantinople, dans lequel Byzance sembla défendre « le droit fondamental de tout chrétien à user dans la liturgie de sa langue vernaculaire » (Roman Jacobson). L'examen des textes à la lumière d'études récentes (V. Vavrinek, I. Ševčenko, M. Richter), montre que les papes hésitèrent longtemps entre le désaveu et l'approbation, et que la démarche des « apôtres des slaves », qui eurent constamment le désir de s'entendre avec Rome, ne représentait nullement la politique officielle de Constantinople, laquelle identifiait, à la même époque en Bulgarie, christianisation et hellénisation. Le « trilinguisme », qui exclut l'usage liturgique des autres langues que le latin, le grec et l'hébreu, a des origines anciennes, mais ne prend qu'assez tardivement valeur de doctrine. Les documents qui nous font connaître la formation de Cyrille et de Méthode (leurs *Vies slaves*) et leur activité de traducteurs (le célèbre *feuilleton macédonien*) témoignent que le passage du grec au slave, s'agissant de textes sacrés, n'était pas conçu comme une opération simple et sans danger : Constantin-Cyrille a, nous dit-on, une maîtrise de toutes les sciences du langage ; il crée l'alphabet glagolitique après une longue ascèse ; il traduit mot à mot et regrette que le genre et le nombre des noms ne correspondent pas toujours en slave et en

grec ; il redoute l'accusation d'hérésie. Et il est bien vrai qu'à partir du IX<sup>e</sup>, mais surtout aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, les auteurs et hérésiologues byzantins lient le plus souvent phénomène hérétique et diversité ethnique ou linguistique.

*Le soldat* — Par tradition, l'armée byzantine recrute ses soldats parmi les peuples envahisseurs ou dans la masse des immigrants. Il en résulte une bigarrure ethnique qui surprend certains écrivains arabes (Mutanabbî) et un problème de traduction souvent évoqué dans les traités tactiques. Se développe également un argot militaire grec influencé à la frontière orientale par l'arménien ou l'arabe et à la frontière occidentale par le bulgare. Quelques exemples ont été analysés (*tasinarioi/chonsarioi, veredon/barîd*). Plus généralement, la guerre permanente et les mouvements de population qu'elle provoque favorisent l'établissement aux frontières de populations bilingues ou trilingues (grec-arabe ou arménien-grec-arabe en Orient). De ces populations d'entre-deux est issue une aristocratie militaire d'allure féodale, dont il est intéressant d'étudier le comportement langagier. Le *typikon* rédigé en grec, en arménien et en géorgien par Grégoire Pakourianos pour son monastère de Pétrizos-Bačkovo, en 1083, montre bien comment le plurilinguisme d'un soldat devenu haut dignitaire de l'Empire correspond à des niveaux différents d'appartenance sociale et politique : Pakourianos est de race géorgienne, de culture plutôt arménienne, d'orthodoxie grecque ; il se reconnaît personnellement sujet d'un empereur mais non citoyen d'un Empire.

*Le savant* — Le nouvel humanisme qui, aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, rouvre les écoles et ravive les modèles antiques est peu ouvert à ce qui se passe au-delà des limites de l'hellénophonie. Mais en marge de cette entreprise de restauration se développe une culture, triomphante au XI<sup>e</sup> siècle, pour laquelle le bilinguisme grec-arabe correspond à une complémentarité de deux cultures. Le dernier professeur du *quadrivium*, Etienne d'Alexandrie, dont on sait qu'il continua d'enseigner à Constantinople après avoir quitté l'Égypte, est présenté dans le *Fihrist* comme le chef de file des traducteurs, et associé au transfert de la science grecque aux Arabes. Cette dualité de tradition est significative. Déjà au IX<sup>e</sup> siècle, certains domaines comme l'astronomie et l'astrologie ne semblent pas connaître la frontière des Empires ni la barrière des langues. Les œuvres sont rapidement traduites et les savants sont bilingues. On peut, au XI<sup>e</sup> siècle, opposer un personnage comme Psellos, si fier de son savoir conventionnel et purement grec, à un esprit curieux comme Syméon Seth, qui sait utiliser sa connaissance de l'arabe. Les quelques œuvres connues de Syméon Seth ont été étudiées dans cette perspective.

*L'homme de la rue* — C'est l'image de Babel qui surgit inévitablement derrière la notion ambiguë de cosmopolitisme appliquée à une grande ville comme Constantinople. La capitale, qui a eu très tôt la réputation d'accueillir toutes sortes d'étrangers, a eu aussi le souci de les cantonner dans des

quartiers ethniquement différenciés et de les surveiller. Certains textes justifient cette division en quartiers par l'obligation d'isoler des populations suspectes d'hérésies (Jean de Kitros), d'autres y cherchent une explication structurelle aux agitations qui secouent périodiquement Constantinople (Nicéas Choniates), d'autres enfin sont moins sensibles au cloisonnement des quartiers qu'à la polyglossie de la rue (Jean Tzetzes). Sans doute parle-t-on toutes sortes de langues à Constantinople, et Tzetzes donne l'amorce de dialogues rudimentaires engagés par lui en couman, en turc, en latin, en alain (vieil ossète), en arabe etc. Toutefois, l'idée qui ressort est celle non d'un vrai plurilinguisme, mais d'une « économie » linguistique propre, en effet, au milieu urbain, qui situe les échanges à un niveau extrêmement bas et fait des mots, dans n'importe quelle langue, une sorte d'accompagnement du geste.

## 2. *Histoire du second iconoclasme*

Paul Alexander a, le premier, développé l'idée que le « second iconoclasme » (815-843) n'est pas une simple réédition du premier (730-787). Ses acteurs, sa théologie, ses formes politiques ne sont pas les mêmes ; son originalité apparaît dès que l'on prend garde à ne pas projeter sur la période précédente, pauvre en sources historiques et en grands penseurs, ce qui lui appartient en propre. Le concile de Nicée II, qui sanctionne en 787 l'orthodoxie sur les images, apparaît bien dès lors comme un faux dénouement. Les thèmes abordés en cours et en séminaire ont été les suivants :

— L'étude des événements de 787 à 815 et de leur élaboration historique dans les Chroniques. Les dernières pages de la Chronique de Théophane, qui traduisent un profond malaise social et politique, ont été écrites avant l'éclatement de la crise et peuvent donc être comparées avec les passages correspondants des Chroniques plus tardives.

— Les sources hagiographiques. Elles sont très nombreuses, contrairement aux Vies se rapportant au premier iconoclasme ; elles sont souvent écrites « à chaud » (pour la Vie d'Euthyme de Sardes quelques jours après la mort du saint), parfois à partir de documents écrits ou de lettres.

— La persécution, les formes d'opposition et de répression, la constitution de réseaux de communication.

— Les débats théologiques, les définitions de foi et la constitution de florilèges.

— La « tradition de l'Eglise » invoquée comme argument d'orthodoxie, le développement des légendes sur les images, le second iconoclasme considéré comme une « Réforme » avortée.

— Les problèmes d'organisation de la société ecclésiastique et la mise au point de modèles ecclésiologiques.

## PUBLICATIONS

— *Inscriptions de Cilicie* (en collaboration avec Denis FEISSEL), Paris 1987, 282 p., 66 pl.

## MISSIONS ET CONFÉRENCES

Communications à l'occasion des rencontres suivantes :

— Arbeitsgemeinschaft deutscher Byzantinisten, invitation à prononcer une conférence sur « Beschreiben und mahlen », Berlin, février 1987.

— Colloque organisé par le Musée Chagall sur le thème « Démon et Merveilles », Nice, mars 1987.

— Congrès national des historiens médiévistes sur le thème « Le combattant au Moyen Age », Montpellier, juin 1987.

— Comité d'honneur pour l'anniversaire des fouilles de Caričingrad, Caričingrad-Belgrad, septembre 1987.

*Centre d'histoire et civilisation de Byzance*

Faits marquants de la vie du Centre :

— M. Dieter Simon, Professeur à l'Université de Francfort et Directeur du Max-Planck-Institut für Europäische Rechtsgeschichte, a donné au mois de novembre 1986 une série de conférences et séminaires sur le sujet suivant : « Droit et pratique judiciaire à Byzance ».

— M<sup>me</sup> Ewa Wipszycka, Professeur à l'Université de Varsovie, a prononcé le 16 décembre 1986 une conférence sur : « Vie et culture monastiques en Egypte paléochrétienne d'après des découvertes récentes ».

— M. Anthony Bryer, Professeur à l'Université de Birmingham, a prononcé le 7 janvier 1987 une conférence sur : « Byzantine Agricultural implements ».

— Ont travaillé dans notre Centre au cours de cette année M<sup>me</sup> Mirjana Živojinović, chercheur de l'Académie des Sciences de Serbie, M. Ivan Djurić, Chargé d'enseignement à l'Université de Belgrade et Professeur associé à l'Université de Paris XII, M<sup>elle</sup> Christina Angelidis, chercheur au Centre National de la Recherche de Grèce, M. Konstantin Zuckerman, boursier israélien.

— Le séminaire « Hommes et richesses dans l'Empire byzantin », organisé par M<sup>me</sup> Cécile Morrisson et M. Jacques Lefort, s'est poursuivi cette année à l'EPHE (IV<sup>e</sup> Section), où une conférence a notamment été donnée par M. Peter Schreiner, Professeur à l'Université de Cologne.

Publications du Centre :

— Denise Papachryssanthou, *Actes de Xénophon* (Archives de l'Athos XV), Paris 1986, 298 p., album de 60 pl.

— Gilbert Dagron et Denis Feissel, *Inscriptions de Cilicie* (Travaux et Mémoires, Monographie 4), 282 p., 66 pl.